

# L'Abécille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No 323.

NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 4 MARS 1895.

Fondée le 1er septembre 1827.

L'Abécille de la Nouvelle-Orléans  
Bureaux : No 323 rue de Chartres.  
Entre Conti et Bienville.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Entered at the Post Office at New Orleans, La., as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS  
LUNDI, 4 MARS 1895.

PREX DE L'ABONNEMENT.

EDITION QUOTIDIENNE

Un an ..... \$12 00  
Six mois ..... 6 00  
Trois mois ..... 3 00  
Un mois ..... 1 00  
On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

EDITION HEBDOMADAIRE

Un an ..... \$3 00  
Six mois ..... 1 50  
Trois mois ..... 1 00  
Un mois ..... 75

FEUILLETON.

LES DRAMES DE LA VIE.

LE SECRET

—D'UNE—

TOMBE.

—PAR—

EMILE RICHEBOURG.

GRAND ROMAN INEDIT.

TROISIEME PARTIE.

LE FILS.

(Suite.)

Elle aimait Paul de tout son cœur, de toute la force de son âme; elle se sentait irrésistiblement attirée vers cette femme qui, déjà l'appelait sa fille, qui venait lui donner le nom de mère; vers cette femme, qui ne portait plus le nom de son mari et qui, cependant, était la mère de Paul. Elle aimerait aussi le père... Est-ce qu'elle ne l'aimait pas déjà, cet homme qui avait beaucoup souffert, qui avait besoin d'affection et de tendresse; cet homme, bon comme son fils, qui, loin de repousser la pauvre Georgette, en voulait faire sa fille.

Monsieur! est-ce qu'elle pourrait jamais les aimer assez, les aimer comme ils le méritaient, ces trois êtres qui lui ouvraient leurs bras, lui donnaient une famille, à elle qui n'en avait pas?

Cependant, elle sentait bien que, pour eux, son cœur serait riche de toutes les tendresses et qu'elle se mettrait à la hauteur de tous les dévouements.

Dans son âme généreuse et enthousiasme de son cœur et de son imagination, en se demandant ce qu'elle pouvait leur donner, elle se lançait dans un rêve de sacrifices sublimes.

Si seulement que les aiguilles de la pendule eussent marché, elles marcheraient de bon heures. Georgette se dressa debout, toute palpitante d'émotion et murmura :  
— Il va venir!

XXV

INTIMITE.

Après avoir quitté sa mère et Georgette, et ainsi qu'il l'avait annoncé, Paul s'était rendu en toute hâte rue Saint-Maur.

Il était cinq heures, et le gaz était allumé dans l'atelier de sculpture quand le jeune homme y entra.

Lebrun n'était pas à son établi. Les mains derrière le dos, soucieux et agité, il se promenait à travers l'atelier, jetant des regards distraits sur le travail des ouvriers. Ceux-ci se disaient :

— Le maître a encore quelque chose; décidément il n'a que des contrariétés depuis quelque temps. Mais de quoi peut-il avoir à se plaindre?

Paul n'eut que le temps de faire trois pas dans l'atelier : son père l'aperçut et vint à lui très vite.

D'un coup d'œil, Lebrun comprit que son fils apportait une bonne nouvelle et, aussitôt, le usage qui assombrissait son front se dissipa.

— Aime-t-il assez son fils, le maître? murmura un des ouvriers à l'oreille d'un de ses camarades.

Lebrun, en laissant échapper un soupir de soulagement.

— Oui, mon père, j'ai retrouvé Georgette, mais sans beaucoup de peine.

— Ah! — Vous savez qu'en vous quittant je suis retourné à mon atelier.

— Elle y était! — Elle était chez la concierge, qui l'avait accueillie, comme elle le devait, à bras ouverts.

— La pauvre petite! — Je l'ai trouvée achevant de prendre une tasse de café, après avoir mangé quelques gâteaux.

— Paul, c'est une brave femme, ta concierge.

— Oui, mon père, très serviable et très dévouée.

— Pourquoi n'est-tu pas accouru immédiatement ici tu savais pourtant que j'étais affreusement inquiet.

— Cher père, rappelez-vous votre jeunesse; nous avions tant de choses à nous dire, Georgette et moi!

Le sculpteur sur bois eut son bon sourire.

— Et tant de baisers à vous donner, fit-il; allons, c'est moi qui ai tort.

— Il est de fait, mon père, que nous nous sommes beaucoup embrassés.

— Je comprends ton bonheur et le sien, dit mélancoliquement Lebrun; vous vous aimez! — Paul, tu aimes Georgette comme j'ai aimé ta mère, et Georgette t'aime comme j'aurais dû être aimé!

— Cher père, pourquoi toujours évoquer de pénibles souvenirs? — C'est vrai, pourquoi?

Il passa les mains sur son front et reprit :

— Tu as raison mon fils, plus de pénibles souvenirs quand une charité se fait dans mon existence. Ah! que Georgette soit pour moi une nouvelle aurore, un réajustement!

Le croirais-tu, Paul, je m'étais mis en tête qu'il n'y aurait jamais place dans mon cœur pour une affection autre que celle que je t'ai pour toi; et bien! je me trompais; oh! tu ne peux en être jaloux, puisque c'est à celle que tu aimes que je donne, que j'ai déjà donné cette seconde place dans mon cœur.

Tu le vois, Paul, ce n'est pas assez pour ton père de t'aimer, il faut, pour les besoins de mon cœur, que j'aime aussi celle que je considère déjà comme ta femme, comme ma fille.

Cela indique, mon fils, qu'il faut une fille à ton vieux père.

— Je ne parlai pas ainsi il y a quelque temps quand je te disais, effrayé : Paul ne te marie pas, crains la femme, méfie-toi de ses perfidies! — Ah! me voilà bien changé, et certes je ne pensais pas que cela pouvait arriver.

— Mon père, mon bon père! dit le jeune homme d'une voix vibrante d'émotion.

— Que veux-tu Paul, c'est ma tendresse pour toi que ton amour sollicite pour Georgette. Je ne l'ai pas vue encore, cette jeune fille, et je l'ai bien comprise aujourd'hui aux mortelles angousses de mon âme.

— Vois-tu, je suis rentré ici tout ahuri, n'ayant plus la tête à moi, et je n'ai pas fait autre chose que de penser à elle et à toi. Pourtant elle m'a travaillé pressé; mais si j'avais pris un outil, il me serait tombé des mains.

Paul, il me tarde de voir Georgette, d'entendre sa voix et de lire ce qu'elle est dans ses beaux yeux noirs.

— Demain, mon père, vous le verrez. — Demain? Pourquoi pas ce soir, mon père?

— Je n'ai pas cru le voir vous l'avez vu ce soir; mais demain matin elle viendra ici, je vous la présenterai et elle déjeunera avec nous.

— Alors, elle aussi est bien changée.

— Je vous l'ai déjà dit, mon père, la femme dont vous avez eu à vous plaindre, la femme d'autrefois n'existe plus.

— Heu! fit le sculpteur sur bois d'un air incrédule.

— Mon père, reprit Paul, ma mère a reçu Georgette comme vous-même la recevrez demain; elle lui a ouvert ses bras. Je ne suis resté que quelques instants avec elle, ayant hâte de revenir près de vous, mais ils m'ont suffi, ces quelques instants, pour voir que la tendresse de ma mère ne manquerait pas à Georgette et que Georgette ne saurait y répondre que par la reconnaissance et une sincère affection.

— Enfin, mon ami, et il faut bien que je sois encore de ton avis, c'est à ta mère que tu devais t'adresser en cette circonstance.

— Oh! merci, mon père!

Le vieillard eut un sourire amer, pendant que Paul disait :

— Sans heurt, sans secousse, doucement, je l'amènerai à la pensée du pardon.

Le sculpteur sur bois resta un instant pensif, la tête dans ses mains. Puis, se redressant :

— Paul, reprit-il, comment se fait-il que Georgette, depuis hier soir à Paris, ne soit arrivée au boulevard de Clichy que cette après-midi? Où donc et chez qui a-t-elle passé la nuit?

— Je vais vous l'apprendre, mon père.

Et Paul répéta très exactement ce que lui avait raconté la jeune fille.

— La pauvre enfant! dit le sculpteur en proie à une vive émotion, seule ainsi au milieu de la nuit, perdue dans les rues, exposée à faire à chaque pas de mauvaises rencontres! Que d'inquiétudes et que de terreurs!

On peut juger, d'après ces paroles de Lebrun, quelle aurait été sa colère, sa fureur, si Georgette eût appris à Paul, et si celui-ci l'eût répété à son père, le lâche qu'il était, de la rue Lapeyrolle.

Sans nul doute le sculpteur sur bois aurait hurlé vengeance! et envoyé au procureur de la République une dénonciation indignée contre le misérable.

Mais comme si elle eût pressenti toutes les conséquences qu'entraînerait une pareille révélation, la jeune fille avait cru devoir garder le silence sur la tentative criminelle dont elle avait failli être victime.

Il est de ces choses répugnantes, plâmes de dégoût, qu'une jeune fille n'ose pas dire et que le sentiment de la pudeur lui fait chasser de sa pensée.

— Sais-tu, Paul, reprit Lebrun, que ce gardien de la paix pouvait voir un Georgette une va-bonne, un père encore, et qu'il avait parfaitement le droit de l'arrêter et de la conduire au poste de police.

— C'était été horrible, mon père.

— Oui, la pauvre enfant n'eût-elle pas été la que le reste de la nuit; qui sait? peut-être en compagnie de filles puant le vice, dont il lui aurait fallu subir le contact impur.

Paul, c'est un brave homme, ce gardien de la paix.

— Il a bien vu que Georgette était une honnête jeune fille.

— Une brute, comme il y en a malheureusement, n'aurait pas vu cela. On se sent frissonner en songeant aux fatales erreurs qui se commettent fatalement : d'honnêtes mères de famille, d'innocentes et chastes jeunes filles brutalement ou, si tu aimes mieux, agoussées, arriérées, confondues, jetées pêle-mêle avec la porriture des bas-fonds parisiens.

Paul, demain j'écarterai au chef de la Sûreté pour le remercier du gracieux accueil qu'il nous a fait et lui apprendre que la jeune fille à laquelle il a bien voulu s'intéresser est retrouvée. Je lui signalerai la conduite du bon gardien de la paix, et je joindrai à ma lettre deux cents francs, en le priant de les remettre à ce brave homme, comme témoignage de reconnaissance de la jeune fille qu'il a conduite à l'asile de nuit.

— Ah! c'est bien cela, mon père.

— Mon fils, récompense une bonne action, c'est un provoqueur d'autres.

Georgette aura aussi à aller remercier la bonne directrice de l'asile.

— Oui, sans doute, mais plus tard, avec toi, quand vous serez mariés. En attendant, quand Paul, moi, faire une visite à cette dame et, toujours au nom de Georgette, je lui remettrai cinq cents francs pour ces pauvres femmes à qui elle distribue quelques secours après leur avoir donné l'hospitalité de nuit.

Et comme le jeune homme regardait son père avec émotion et que sorte d'admiration!

— Ne sois pas surpris de ma philanthropie, continua le sculpteur sur bois, elle date de longtemp, car les amertumes et les douleurs

de ma vie ne m'ont pas fait perdre l'humanité en haine. Quand je donne, mon ami, je ne le dispas; je n'admets point d'ostentation dans le bienfait. Je veux, nous pouvons, Paul, venir en aide à des infortunés mérités. Je dois te rendre cette justice que tu ne m'as jamais dépensé beaucoup d'argent, tu as été sage et ton père a été économe. Oh! tu seras bien étonné un jour, quand tu connaîtras le chiffre de la fortune que j'ai amassée pour toi.

— Mon père, répondit le jeune homme avec des larmes dans la voix, aije donc besoin de la fortune, quand j'ai le talent que je vous dois, la santé et le goût au travail?

Lebrun saisit la main de Paul, et la serrait fortement.

— Bien, mon fils, dit-il, j'aime t'entendre parler ainsi.

Après un bout de silence.

— A propos, reprit le sculpteur, avez-vous écrit, toi ou Georgette, à ces braves gens de Montléry pour les tirer de leur iniquité?

— Je dois vous avouer, mon père, que ni Georgette ni moi n'y avons songé; tout entiers à notre joie, nous avons oublié M. et Mme Delmas. Mais je connais Georgette, mon père, si elle n'écrit pas ce soir elle le fera demain.

— Soit; mais M. et Mme Delmas doivent être très en peine, et il faut qu'ils soient vite rassurés.

Lebrun prit une feuille de papier et écrivit la dépêche dont nous avons parlé, qu'il fit porter immédiatement au bureau du télégraphe.

— Au moment même où Georgette debout, les yeux fixés sur la pendule, prononçant, comme Rachel dans l'opéra d'Halévy, ces mots : — "Il va venir!" un fracas s'arrêta devant la boutique de Mme Prudence.

Paul sauta lestement sur le trottoir, entra dans le magasin, salua Elisabeth d'un mouvement de tête amical et, sans s'arrêter, se dirigea vers le salon, où il trouva sa mère.

Celle-ci, après avoir embrassé son fils, lui dit :

— On ne peut pas être plus exact; comme on voit bien que tu es amoureux! Onze heures viennent seulement de sonner et je suis sûr que Georgette l'attend avec impatience. Ah! elle t'aime bien aussi, va; quelle délicate enfant, Paul! J'en suis enthousiasmée. C'est une enchantresse! En elle tout est charme. Et quel cœur! Elle a écrit ce matin à ses amis de Montléry.

— Ah! elle a écrit :

— "Où, une très longue lettre, qu'elle m'a fait lire; c'était si bien dit, avec de si nobles sentiments, que j'ai eu peine à retenir mes larmes."

Mais ne la faisons pas attendre plus longtemps.

Mme Prudence s'avança jusqu'au pied de l'escalier et appela : — Georgette, ma fille, descendez!

La jeune fille répondit aussitôt : — Oui, ma mère, tout de suite; mais je ne trouve pas mon chapeau.

— Venez, ma mignonne, il est ici.

— Tu vois, Paul, reprit-elle, il est convenu qu'elle dira "ma mère", et moi "ma fille". Tout cela, mon Paul, vient de ma tendresse pour toi.

— Oh! ma mère, ma mère chérie!

Georgette, repoussée, fraîche comme la parure du matin à peine épanouie, parut dans le salon. Aussitôt, avec cet élan de la jeune fille qui aime et qui s'abandonne aux inspirations de son cœur, elle jeta ses bras au cou de Paul.

Comme c'était autrement gracieux et charmant qu'une réserve affectée ou de commande!

— Ma chère enfant, dit Léonie, voici votre chapeau.

La jeune fille laissa échapper un cri de surprise.

— Il est peu changé, continua la marchande à la toilette; les fleurs et les rubans étaient fanés, je l'ai pris ce matin sans vous le dire, et je me suis donné le plaisir de lui mettre une nouvelle garniture; le trouvez-vous bien ainsi?

— Ma mère! murmura la jeune fille prête à pleurer.

Et elle se jeta au cou de Léonie, que Paul, très ému, embrassa à son tour.

— Vous me reprenez, reprit Mme Prudence, comme ce bouquet de chrysanthèmes et ce bouquet de ruban vont à ce joli visage.

Elle posa le chapeau sur la tête de Georgette.

— Maintenant, ma mignonne, regardez-vous dans la glace.

— Je ne me reconnais plus, dit naïvement Georgette.

— Et toi, Paul, tu ne dis rien!

— Ma mère, je pense à votre bonté.

La marchande à la toilette eut un doux sourire.

— Ma chère mignonne, reprit-

dit-il; vous serez heureux, et je le serai avec vous.

Puis d'un ton joyeux : — Martine a parlé; à table, mes enfants, à table!

XXVII

MADAME DE VAUCLAIR.

Lucien Delteil avait quitté Paris sans avoir Emilienne. Oh! ce n'avait pas été sans avoir la tentation de lui faire une visite d'adieu pour lui expliquer pourquoi il partait; mais il avait eu la force de résister aux sollicitations de son cœur et avait pu dire à Mme Villarcœu, en l'embrassant une dernière fois : "j'ai tenu la promesse que je vous ai faite."

C'est bien, avait répondu la vieille dame, je te sais gré de ce sacrifice; tu as compris que je voulais, autant que possible, rendre la tranquillité à ma protégée, en la dérivant peu à peu, de ses scrupules de conscience. Tu as été fidèle à ta promesse, je n'oublierai pas les minuties.

Et le jeune ingénieur était parti plutôt joyeux que triste; Emilienne lui avait dit qu'elle l'aimait; et il avait une si entière confiance en sa bonne grand-mère!

Le lendemain même de son départ, Mme Villarcœu alla voir la jeune fille et lui apprit que son petit-fils avait quitté Paris pour quelque temps.

Emilienne avait tressailli et pâli.

Alors, après lui avoir mis un baiser sur le front, la vieille dame lui dit :

— Lucien n'est pas parti par un coup de tête, comme vous pourriez le supposer, c'est moi qui ai voulu qu'il s'engageât, et cela, ma chère enfant, dans l'intérêt de votre repos. Lucien vous aime, Emilienne, et vous l'aimez!

La pâleur de la jeune fille s'accroût et elle courut la tête, en murmurant d'une voix brisée :

— Madame, madame, pardon!

— Et qu'avez-vous donc à vous faire pardonner, mon enfant? En quoi devez-vous vous couvrir? Est-ce que vous pouvez commander à votre cœur? et puis je vous en voudrais d'aimer mon petit-fils, que je trouve si digne d'être aimé? Et puis je lui en voudrais, lui, d'aimer une jeune fille pour laquelle sa vieille grand-mère a elle-même une tendre affection! Je n'ai pas fait de reproches à Lucien, et, certes, ma bouche ne saurait en avoir pour vous.

Alors, chère enfant, relevez la tête et séchez ces larmes qui rougissent vos beaux yeux.

Vous comprenez maintenant, n'est-ce pas qu'il était nécessaire pour votre tranquillité que Lucien s'engageât; il y a eu certes d'autres raisons que je n'ai pas à vous faire connaître, du moins quant à présent.

— Oh! madame, je vous le promets, je ferai tout mon possible pour oublier M. Lucien et me guérir de mon amour.

— Croyez-vous cela possible, Emilienne?

— Hélas! madame, j'ai bien peur... Cependant...

— Dites.

— Si M. Lucien était marié, je crois que je parviendrais à ne plus penser à lui.

— Vous êtes une bonne et vaillante jeune fille, Emilienne; ce que vous venez de dire est bien, et j'en suis profondément touchée. Mais je ne vous demande pas de ne plus penser à Lucien, et je ne mériterais rien de plus d'aimer si je vous disais de ne plus l'aimer.

Il vous a dit : "Ayez confiance et espoir"; la grand-mère vous le dit aussi. Ayez confiance et espoir.

— Madame! s'exclama la jeune fille.

— Je ne peux pas vous dire autre chose, Emilienne; mais, si c'est le bien, si le bonheur de mon petit-fils m'est cher, le votre m'est également.

— Madame, s'écria la jeune fille troublée jusqu'au fond de l'âme, que voulez-vous donc me faire espérer?

— Votre bonheur, auquel j'ai promis à Lucien de travailler.

Emilienne, toute frémissante, regarda Mme Villarcœu, ayant l'air de ne pas avoir compris.

Lucien Delteil avait quitté Paris sans avoir Emilienne. Oh! ce n'avait pas été sans avoir la tentation de lui faire une visite d'adieu pour lui expliquer pourquoi il partait; mais il avait eu la force de résister aux sollicitations de son cœur et avait pu dire à Mme Villarcœu, en l'embrassant une dernière fois : "j'ai tenu la promesse que je vous ai faite."

C'est bien, avait répondu la vieille dame, je te sais gré de ce sacrifice; tu as compris que je voulais, autant que possible, rendre la tranquillité à ma protégée, en la dérivant peu à peu, de ses scrupules de conscience. Tu as été fidèle à ta promesse, je n'oublierai pas les minuties.

Et le jeune ingénieur était parti plutôt joyeux que triste; Emilienne lui avait dit qu'elle l'aimait; et il avait une si entière confiance en sa bonne grand-mère!

Le lendemain même de son départ, Mme Villarcœu alla voir la jeune fille et lui apprit que son petit-fils avait quitté Paris pour quelque temps.

Emilienne avait tressailli et pâli.

Alors, après lui avoir mis un baiser sur le front, la vieille dame lui dit :

— Lucien n'est pas parti par un coup de tête, comme vous pourriez le supposer, c'est moi qui ai voulu qu'il s'engageât, et cela, ma chère enfant, dans l'intérêt de votre repos. Lucien vous aime, Emilienne, et vous l'aimez!

La pâleur de la jeune fille s'accroût et elle courut la tête, en murmurant d'une voix brisée :

— Madame, madame, pardon!

— Et qu'avez-vous donc à vous faire pardonner, mon enfant? En quoi devez-vous vous couvrir? Est-ce que vous pouvez commander à votre cœur? et puis je vous en voudrais d'aimer mon petit-fils, que je trouve si digne d'être aimé? Et puis je lui en voudrais, lui, d'aimer une jeune fille pour laquelle sa vieille grand-mère a elle-même une tendre affection! Je n'ai pas fait de reproches à Lucien, et, certes, ma bouche ne saurait en avoir pour vous.

Alors, chère enfant, relevez la tête et séchez ces larmes qui rougissent vos beaux yeux.

Vous comprenez maintenant, n'est-ce pas qu'il était nécessaire pour votre tranquillité que Lucien s'engageât; il y a eu certes d'autres raisons que je n'ai pas à vous faire connaître, du moins quant à présent.

— Oh! madame, je vous le promets, je ferai tout mon possible pour oublier M. Lucien et me guérir de mon amour.

— Croyez-vous cela possible, Emilienne?

— Hélas! madame, j'ai bien peur... Cependant...

— Dites.

— Si M. Lucien était marié, je crois que je parviendrais à ne plus penser à lui.

— Vous êtes une bonne et vaillante jeune fille, Emilienne; ce que vous venez de dire est bien, et j'en suis profondément touchée. Mais je ne vous demande pas de ne plus penser à Lucien, et je ne mériterais rien de plus d'aimer si je vous disais de ne plus l'aimer.

Il vous a dit : "Ayez confiance et espoir"; la grand-mère vous le dit aussi. Ayez confiance et espoir.

— Madame! s'exclama la jeune fille.

— Je ne peux pas vous dire autre chose, Emilienne; mais, si c'est le bien, si le bonheur de mon petit-fils m'est cher, le votre m'est également.

— Madame, s'écria la jeune fille troublée jusqu'au fond de l'âme, que voulez-vous donc me faire espérer?

— Votre bonheur, auquel j'ai promis à Lucien de travailler.

Emilienne, toute frémissante, regarda Mme Villarcœu, ayant l'air de ne pas avoir compris.

Lucien Delteil avait quitté Paris sans avoir Emilienne. Oh! ce n'avait pas été sans avoir la tentation de lui faire une visite d'adieu pour lui expliquer pourquoi il partait; mais il avait eu la force de résister aux sollicitations de son cœur et avait pu dire à Mme Villarcœu, en l'embrassant une dernière fois : "j'ai tenu la promesse que je vous ai faite."

C'est bien, avait répondu la vieille dame, je te sais gré de ce sacrifice; tu as compris que je voulais, autant que possible, rendre la tranquillité à ma protégée, en la dérivant peu à peu, de ses scrupules de conscience. Tu as été fidèle à ta promesse, je n'oublierai pas les minuties.

Et le jeune ingénieur était parti plutôt joyeux que triste; Emilienne lui avait dit qu'elle l'aimait; et il avait une si entière confiance en sa bonne grand-mère!

Lucien Delteil avait quitté Paris sans avoir Emilienne. Oh! ce n'avait pas été sans avoir la tentation de lui faire une visite d'adieu pour lui expliquer pourquoi il partait; mais il avait eu la force de résister aux sollicitations de son cœur et avait pu dire à Mme Villarcœu, en l'embrassant une dernière fois : "j'ai tenu la promesse que je vous ai faite."

C'est bien, avait répondu la vieille dame, je te sais gré de ce sacrifice; tu as compris que je voulais, autant que possible, rendre la tranquillité à ma protégée, en la dérivant peu à peu, de ses scrupules de conscience. Tu as été fidèle à ta promesse, je n'oublierai pas les minuties.

Et le jeune ingénieur était parti plutôt joyeux que triste; Emilienne lui avait dit qu'elle l'aimait; et il avait une si entière confiance en sa bonne grand-mère!

Le lendemain même de son départ, Mme Villarcœu alla voir la jeune fille et lui apprit que son petit-fils avait quitté Paris pour quelque temps.

Emilienne avait tressailli et pâli.

Alors, après lui avoir mis un baiser sur le front, la vieille dame lui dit :

— Lucien n'est pas parti par un coup de tête, comme vous pourriez le supposer, c'est moi qui ai voulu